

LE PETIT VEILLEUR

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*,
2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*,
2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*,
2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Benoît Reiss

LE PETIT VEILLEUR



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019.
ISBN : 978-2-283-03197-1
ISSN : 2110-0713

Pour Brice J., l'ami qui m'a montré la voie
pour l'ascension du pic Matterhorn.

Sur le dossier du siège avant, à la place du mort près du conducteur, le cuir a été creusé haut à cause des épaules des grands qui s'y sont assis. Il a beau se redresser, se mettre sur la pointe des fesses pour essayer de se tenir le plus droit, il n'y entre pas. Il est là-dedans comme dans un moule trop grand. C'est la même chose sous ses jambes ; ça fait une large bassine dans quoi il s'enfonce. Il doit sans arrêt prendre appui sur les mains pour se soulever et voir un peu la route.

Il se laisse aller dans le fond du siège et ce qu'il aperçoit, depuis son creux de cuir, c'est seulement le long défilé des platanes, leurs branches et leurs feuilles noires sur le ciel bleu sombre du lever du jour. Il aperçoit le long défilé d'ennui des arbres, l'éternité des arbres. Il sent ce goût qu'il déteste, qui le fait bâiller et lui fait monter les larmes, ce goût des choses ennuyeuses, des choses qui ne finissent pas. Ce sont ces platanes maintenant. Ils se répètent, ils ne disent rien. Ils sont inépuisables, éternité de troncs, de fourches, de branches, de feuilles qui se rapprochent puis s'éloignent.

Il se sent fatigué, le corps enfoui dans sa bassine de cuir et les yeux sur l'éternité de feuilles. Le siège est démesuré. Il

pourrait s'y replier entier, genoux remontés au menton, bras serrés autour du corps. Il serait au chaud. Il se voit bien devenu œuf dans son nid, rapetissé comme il voudrait être, rapetissé exagérément, qu'on ne le voie plus, plus vraiment.

Il essaie de berner la fatigue. Il ferme les yeux et fait semblant de dormir. Il roule la tête d'un côté et de l'autre dans le creux du dossier. C'est ce que font les gens quand ils dorment sur leur siège dans l'autobus ; il les a vus, leur tête penchée par-dessus le journal ou le livre, elle penche de plus en plus, d'un coup elle tombe, fil coupé, elle dodeline, fait deux-trois-quatre tours sur le menton ; parfois elle se redresse, elle bascule en arrière, sur la nuque – la bouche s'ouvre alors en grand. Un jour, dans l'autobus, il a vu en face de lui une bouche ouverte, très grande ouverte, la bouche d'un monsieur en costume, sa serviette de cuir tenue droite sur ses genoux. Il a d'abord été subjugué par la glotte et les tendons, les reliefs énormes qu'ils arrondissaient et creusaient dans le cou. Il a regardé plus haut et il a pu observer le noir que fait une bouche qui reste assez longtemps ouverte pour qu'on puisse bien examiner dedans ; il a été étonné par la profondeur, il n'arrivait pas à savoir où ça s'arrêtait ; et surtout il y avait ces éclats d'argent, ces éclats blancs, ces scintillements secrets.

Il entrouvre les paupières. Entre les cils, il retrouve le défilé des arbres. Il regarde mieux : depuis les bords du pare-brise, les feuillages viennent couper le ciel ; ils se joignent un instant puis se brisent, se séparent – moutonnements noirs contre le coin de la vitre ; vite, ils se

relacent, s'allongent, s'épaississent, s'attachent encore, s'écartent encore, recommencent.

Il ferme les yeux pour faire disparaître les arbres. Mais ils ne disparaissent pas. Sous ses paupières, ils font – corps de troncs et bras de branches – une danse rouge auréolée d'or. Ils continuent de défiler dans ses oreilles : à travers la vitre de son côté ils coupent l'air, le battent de coups rapides et sourds. Les yeux fermés il voit plus fort les arbres.

Il tourne la tête et rouvre les yeux. L'homme près de lui baisse la main pour appuyer sur l'allume-cigare. Quand il allume sa cigarette américaine, sa bouche aspire chaque fois l'air avec un ronflement léger, humide de filtre et de salive ; il croirait une très petite machine à vapeur. Il se redresse sur le siège. Il relève juste un peu la tête pour que les mèches de ses cheveux protègent la peau de sa nuque du contact froid du cuir. L'allume-cigare saute dans un claquement. L'homme le détache et colle son embout à la cigarette blanche qu'il tient du bout des lèvres. Il écoute le bruit de succion et de vapeur.

Thierry, tu veux qu'on allume la radio ?

La question le surprend. Il lève les yeux sur l'homme. Celui-ci tient la cigarette pincée entre ses lèvres et fixe la route. Il ne sait pas quoi répondre. L'homme finit par tourner la tête et baisser sur lui ses yeux plissés par la fumée ; il répète

tu veux que j'allume ? Tu veux écouter la radio ?

La radio est une affaire d'adultes. Aujourd'hui doit être un jour vraiment particulier pour qu'on lui demande la permission de l'allumer. Là-dedans, il n'y a que des histoires qu'il ne comprend pas. Dans le salon, le poste est posé

sur l'un des petits meubles. Sa mère l'écoute le matin et parfois l'après-midi quand elle n'est pas sortie, quand elle est dans l'appartement. De sa chambre, il peut entendre le fin ruban sonore des voix ; la musique aussi lui parvient, réduite, rognée. Quand il rentre de l'école ou revient dans le salon pour récupérer son gilet ou son cahier et sa trousse qui sont tombés du cartable, il entend distinctement les paroles de la radio, mais il ne les comprend pas. Les mots ne sont pourtant pas ceux d'une langue étrangère. Il y a des mots qu'il a déjà entendus et même parmi ceux qu'il ne reconnaît pas il saisit une partie au moins, deux-trois syllabes ou plus, mais ces mots finissent toujours par lui échapper, ils ne s'arrêtent pas où ils devraient, ils se poursuivent, s'allongent de quelques syllabes et c'est trop, ils glissent. Comme les poissons vifs qui s'agitent et se tordent au creux de la main, à la fin jaillissent et retournent à la mer, les mots replongent hors de sa compréhension. Ou bien ce sont des mots qu'il est sûr de connaître mais qui se trouvent associés à d'autres obscurs, inattendus. Ce qu'il est en mesure de comprendre n'a plus aucune valeur dans les conversations des grandes personnes à la radio.

L'après-midi, après l'école, il passe par le salon pour aller dans sa chambre. Quand sa mère est là, il la trouve presque toujours près de la fenêtre, assise sur l'accoudoir du canapé. À ces heures-là, la radio diffuse des émissions musicales. Sa mère regarde il ne sait quoi à travers les rideaux tirés. Elle a les yeux fixés sur ce qui est de l'autre côté des vitres, sur la promenade, la plage et l'océan, mais elle ne doit rien voir d'autre que les plis et les ombres, les lents déploiements et

replissements du tissu. Même les jours où il fait très froid, elle laisse la fenêtre entrouverte pour purifier l'air et faire du bien aux plantes. Les radiateurs tournent à plein, il règne dans le salon une chaleur glacée. Quand il traverse, il passe pas à pas du très chaud au très froid.

Sa mère porte la robe de chambre bleue. Elle garde ses cheveux enveloppés dans une serviette. Elle a l'air d'être la gardienne, l'esprit de cette longue pièce étroite et sombre, chargée d'objets, de lampes, de bibelots, de petits meubles, de tapis, de plantes et de bouquets de fleurs. Le salon est son monde. Il est autorisé à le traverser mais il n'a rien à y faire, sinon, en passant, jeter un œil sur sa mère, grande dans sa robe de chambre élimée, effilée au bas, là où les talons des mules piétinent les pans, haute avec son front dégagé par la serviette-éponge, fragile avec ses mains et ses doigts qui touchent son visage, tirent doucement sur les lèvres et les pommettes, passent sur les sourcils l'un après l'autre, tapotent les joues ou pressent les tempes et le bord des yeux. Parfois elle tourne la tête et le remarque ; alors il s'immobilise près d'un meuble, l'épaule contre la feuille d'une plante, il rentre les coudes et se tient un peu plus droit ; elle a un hochement de tête et peut-être un sourire.

Il se rend compte qu'il n'a pas répondu à la question de l'homme. Celui-ci est concentré sur la route, la cigarette entre les lèvres, entamée jusqu'à sa moitié. La fumée s'élève, s'enroule, forme un nuage animé, transparent et opaque, animal étrange qui frotte son dos contre le plafond. Sans doute qu'il est trop tard maintenant pour dire qu'il veut bien qu'on allume la radio.

Il se redresse sur le siège trop haut et trop large. Le col de sa chemise le démange mais il fait l'effort de tenir ses mains à plat sur ses genoux ; si ses doigts et ses ongles allaient gratter la peau, il sait que ça ne lui ferait aucun bien, ça ne ferait qu'empirer le mal. Il sent le tissu rêche contre sa nuque. C'est un jeu de chercher et de trouver le bon angle pour ne pas toucher le col. Il tend et avance le cou du mieux qu'il peut, il tire les épaules vers l'arrière. Il tord sa nuque, lui fait faire des rotations infimes. C'est un jeu de vie ou de mort. Il retient sa respiration. Le pli durci effleure soudain sa peau, il sent un courant électrique, il met la main contre sa bouche pour ne pas crier.

C'est Sophie qui lui a fait enfiler cette chemise ce matin. Il revenait du réfectoire où il avait pris son petit déjeuner tout seul. Les autres dormaient encore dans le dortoir, à l'étage au-dessus. Il a trouvé Sophie dans le couloir. Elle repassait le pantalon. La chemise était déjà prête, parfaitement droite et propre sur son cintre attaché à la poignée de la fenêtre. Il faisait nuit. Sophie repassait à la lueur des veilleuses. Il a regardé ses longs doigts sur le manche du fer

ne reste donc pas là à rêvasser, tu sais qu'ils vont arriver bientôt. Dépêche-toi d'aller prendre tes affaires et file te débarbouiller. Tu t'babilleras après la toilette. Et mouille bien tes cheveux, je te donnerai un coup de peigne, tu ressembles à un affreux porc-épic.

Il ne bougeait pas. Il observait les doigts affairés qui ressortaient blancs sous la lueur des veilleuses ; les quatre du dessus repliés sur le manche du fer à repasser, individus délicats, et le cinquième, crocheté à l'envers, plus court mais

aux articulations aussi fines, avec sa tête d'ongle et son sourire de lunule. Il avait pu les observer un long moment le jour où Sophie avait joué du piano pour lui seul dans l'étude. Il était assis à côté d'elle sur le tabouret.

Comme ça, serrés sur le fer et étendus sur la table à repasser, pressés contre la jambe du pantalon, ils avaient l'air de doigts ordinaires, de doigts comme ceux des autres personnes, de gentils doigts alignés et bien dressés. Mais lui, il connaissait leur secret. Il connaissait aussi leurs rougeurs, leurs gerçures, leurs entailles, toutes leurs petites blessures, il connaissait les taches décolorées, privées de sang, qu'ils avaient autour des phalanges. Il connaissait leur secret parce qu'il les avait vus faire, il les avait vus se délier, se détacher les uns des autres, il les avait vus voler, réellement voler, s'élever, se suspendre puis s'abaisser, battre plus vite ou plus lentement, bondir, s'écarter, chacun avec sa volonté propre, tenir en l'air pendant que les autres se plaquaient et s'enfonçaient dans les touches blanches et noires ; ils couraient – certaines fois ils traversaient si vite le clavier – roulaient, dégringolaient d'un bout à l'autre, des notes graves, grosses, jusqu'aux aiguës, ils jaillissaient, riaient en cascade, ils étaient des êtres libres, désobéissants ; à les regarder il avait l'impression d'assister à un chaos, un désordre – mais il y avait la musique.

Thierry-la-réverie, tu vas attraper la mort à rester comme ça dans le couloir, les bras ballants et les yeux en billes. Je crois bien t'avoir dit d'aller prendre tes affaires et de te dépêcher de faire ta toilette. Quand tu auras terminé, tu reviendras ici pour passer le pantalon et la chemise. Et pour que je coiffe la broussaille qui a poussé sur ta tête cette nuit. Aujourd'hui, il faut que tu sois

mais elle n'a pas su dire comment il fallait qu'il soit aujourd'hui, elle n'a pas su le dire tout de suite, elle s'est tue et a levé les yeux sur la chemise propre et très droite contre la vitre de la fenêtre

il faut que tu sois bien mis aujourd'hui, Thierry. Tu sais.

Le col de cette chemise lui donne une furieuse envie de se gratter la nuque mais il ne se laisse pas aller, il fait bien attention, assis très droit sur son siège, sentinelle de ses démangeaisons, il pince fort les lèvres et ferme les yeux, paupières serrées jusqu'à faire presque mal, il garde les mains à plat sur les cuisses parce qu'il sait que s'il s'abandonne à tirer sur le col et à gratter la peau, alors les démangeaisons seront insupportables et son cou se couvrira aussitôt de plaques rouges qui ne partiront plus. Il ne veut surtout pas qu'on le remarque. Il ne veut surtout pas que quelqu'un voie son cou devenu rouge et que ce quelqu'un lui demande ce qu'il a, s'il se sent bien, que ce quelqu'un s'imagine que les plaques rouges qu'il a dans le cou sont apparues parce qu'il ne se sent pas bien, parce qu'il a peur d'être emmené loin de la pension, loin de Sophie et loin des sœurs, il a peur comme un petit garçon dans un lieu nouveau, avec des grandes personnes inconnues ; ça, surtout, il ne veut pas que quelqu'un se l'imagine. L'homme ouvre la vitre de son côté pour faire sortir la fumée de la cigarette. Avec le grondement du courant d'air, l'odeur iodée s'engouffre dans l'habitacle.

La voiture suit toujours la route bordée d'arbres ; leurs branches s'invitent dans le haut du pare-brise où elles continuent à défiler, mais elles sont maintenant plus espacées.

De larges pans de ciel apparaissent. C'est un ciel indécis – un ciel étiré : tout en haut il grimpe à la lumière tandis qu'en bas, contre le bord inférieur de la vitre, il conserve la nuit et scintille d'astres, mais ces astres sont déjà condamnés, chaque instant moins nets, étoiles, planètes et lunes brouillées, et bientôt ce ne sont même plus des astres, ce sont des feux pâles que la lumière, qui enfle bleu, éteint l'un après l'autre – elle grossit, elle les attire dans son rayon, et eux d'abord se recroquevillent puis s'ouvrent et se dispersent, petites flammes, étincelles, et disparaissent. Enfoncé dans le siège, le cou tendu le plus droit et le plus immobile, il suit le fil qui traverse le ciel et le fait aller de la nuit au jour.

Il a un long bâillement, les yeux le piquent, il les frotte avec ses poings. Sous ses paupières, sur les rétines, se forment et se déforment des rondes, des parades, des défilés de figures éblouies. Quand il se réveille, un instant plus tard, le jour est levé. Il ne sait pas combien de temps il a dormi. Sa tête est renversée contre son épaule, elle a roulé, bouche ouverte, et ses lèvres ont embrassé le tissu du col qui s'est imbibé de salive. Doucement il relève la tête et il lui semble que la peau de ses lèvres, quand elle se détache du tissu, s'étire drôlement, comme une petite ventouse.

Est-ce qu'ils vont arriver bientôt ? Est-ce que c'est encore long ? – d'un coup il a très envie de demander à l'homme mais il n'ose pas, ce sont des questions de petit. Il agrippe de chaque côté le siège et il tend les bras, il hausse le cou, tourne la tête et ouvre les yeux en grand ;

par la vitre de son côté, entre les arbres, il aperçoit les tracés semés bleu d'un champ de lin et au-delà (dans le peu de jour et avec la vitesse il ne peut pas bien voir, à chaque moment c'est emporté par ce qui passe devant, les arbres et les ondulations du champ, c'est peut-être autre chose, il se penche, approche le front contre la vitre, ça réapparaît d'un coup) il y a l'océan : gris-bleu – à peine – coupé du gris du ciel ; c'est le même, c'est cet océan, quand il pousse la grande porte du bas, quand il sort dans l'air froid qu'il ne sent presque pas tant il est excité et impatient, quand il traverse la rue au pas de course, la rue vide si tôt le matin, quand, arrivé de l'autre côté, il dévale les marches qui vont à la plage et que d'un saut il se réfugie contre le mur pour qu'on ne le voie pas d'en haut, les espadrilles dans les galets froids, la tête levée un peu, l'oreille en l'air, quand il attend en s'efforçant de ne pas bouger, en retenant du mieux qu'il peut sa respiration et les battements de son cœur pour faire le moins de bruit possible, pour être sûr d'entendre le moteur quand ils arriveront, la portière et les talons sur le trottoir, la voiture qui redémarre et s'éloigne, c'est cet océan gris mêlé de peu de bleu qu'il a devant lui. La route tourne soudain et coupe à travers le champ de lin. Elle vient longer la falaise. Une série de dunes et en contrebas, passé l'ombre, l'océan apparaît, l'horizon souligné de premiers éclats

je crois que ça va être une belle journée de soleil aujourd'hui, le premier vrai jour d'été.

L'homme aussi regarde du côté de l'océan. Il baisse les yeux et sourit

c'est bientôt les grandes vacances, n'est-ce pas Thierry ? Est-ce que tu sais ce que tu vas faire pour les grandes vacances ? Est-ce qu'il y a quelque chose que tu aimerais faire cet été ?

Ça – qu'il puisse choisir, qu'il puisse avoir son mot à dire sur ce qu'il fera pendant les grandes vacances –, ça l'étonne si fort que sur le coup il oublie de répondre. Faire ce qu'il veut pendant les mois d'été – cette pensée ouvre une brèche par où jaillissent des images qu'il n'attendait pas, des visions brûlées de soleil, visions blanches, éblouissantes, il n'y a que la lumière mais il sait qu'il doit être quelque part – quelque part au centre ou pas loin, il doit être devant ou peut-être plus au fond – il sait qu'il doit pouvoir retrouver sa silhouette dans l'incendie de soleil ; il croit reconnaître une ombre en losange, une autre plus bas, entre les deux un fil

monsieur, j'aimerais faire du cerf-volant

mais il a sans doute attendu trop longtemps pour répondre parce que l'homme ne dit rien. Il a allumé une nouvelle cigarette et il est maintenant concentré sur la route.

Ce qu'il aimerait faire – surtout – c'est du cerf-volant. Il aimerait tirer sur la ficelle de l'un d'eux, il aimerait guider avec ses mains le vol de ces grandes figures et de ces boîtes légères. Il les voit depuis la fenêtre du salon. Certains ont des formes géométriques, ils sont plats ou remplis d'air – cubes, diamants et aéronefs assemblés par d'innombrables tiges ; parfois ils sont ronds comme des assiettes, d'autres fois ils ont des découpures et des angles étonnants, ça leur fait des queues, des becs et des gueules contre le ciel – ils sont des poissons, des oiseaux, des papillons, des engins volants grands et petits, ils sont pleins de couleurs,

ils ont des franges, des nageoires, des yeux, des plumes, des écailles, des flammes dessinées. Tant qu'ils sont dans les bras de ceux qui les apportent, ils ont l'apparence de tas informes. Ils sont longuement déployés dans leur coin de plage, ils font comme des flaques sur les galets.

Pour les voir de plus près, il lui arrive de mettre la clé autour de son cou et de quitter l'appartement. Il a reçu la consigne de ne pas sortir de la journée mais en haut de la promenade, pas si loin de la maison, en trois minutes au pas de course, il y a les grandes pelouses et à cet endroit il peut mieux voir les cerfs-volants. Il se glisse entre les gens qui regardent.

Un grand cerf-volant est aplati sur l'herbe. Quelqu'un se tient au bout, le faisceau des fils rassemblé dans une main. Lui, au bord de la pelouse, sent un courant d'air sur le sommet de sa tête et au même instant le cerf-volant claque et se soulève, le vent engouffré par en dessous. Il décolle, monte droit, poursuivi par une guirlande de rubans étincelants. Au passage ses ailes attrapent le soleil.

Il est tout en haut et il danse. Il plonge et se redresse, pique, va se planter dans l'herbe – mais non : il vire d'un coup et regrimpe. Il salue, dessine des cercles dans le ciel. Il vole à la poursuite des autres cerfs-volants. Il les croise puis fait demi-tour, il fonce droit sur eux et s'écarte au tout dernier moment. Les gens poussent des cris et des hurras.

Ce serait la chose la plus merveilleuse, si on lui donnait la permission de tenir les poignées d'un cerf-volant comme celui-ci. Cet été, il lui apprendrait à faire des tours, des virevoltes, des figures, et un jour, un après-midi de soleil,

tout le monde viendrait les voir, son cerf-volant et lui – il y aurait sa mère et Sophie, il y aurait sa grand-mère qu’il n’a vue qu’une fois, il y aurait les sœurs et tous les adultes de la pension, les dames du réfectoire et celles du linge et du ménage, il y aurait les surveillants et tous ses camarades, les professeurs et monsieur Verrière le psychologue, il y aurait Monsieur et aussi l’homme qui le conduit maintenant, lui aussi il serait là. Mais tous ces yeux posés sur lui le mettent mal à l’aise. En vrai il n’aime pas qu’on le regarde avec trop d’attention, ça lui pique la peau, ça le démange. Il voudrait être plus petit, réduit, à peine visible. Quand il se couche dans son lit après l’extinction des lumières et la dernière ronde de la sœur de garde, il se glisse tout entier sous le drap et la couverture et il se met en boule, il serre les bras autour de ses jambes, il rentre la tête entre ses genoux, il recroqueville ses pieds sous lui. Il concentre son esprit afin que celui-ci saisisse le corps, l’enveloppe comme le ferait une main, le presse, le rétracte, le diminue jusqu’à ce qu’il devienne une graine – exactement comme celles que Sophie lui montre au potager, avant de les planter en terre – une graine de haricot noire, arrondie et dure ; il devient une graine si petite que si quelqu’un venait à ce moment soulever la couverture et le drap il ne le verrait pas. Il sent son corps aux dimensions de cette graine et il s’endort.

Dans le creux de la main de Sophie, la graine du haricot est une chose simple – un caillou a-t-il d’abord cru, un morceau d’écorce ou de racine, quelque chose de bon à jeter dans le tas de rebuts au fond du potager, avec les

mauvaises herbes, les tiges jaunes et noires arrachées et les mottes de terre.

Tiens, prends une graine et regarde comme je fais

avec l'index, elle creuse la terre puis verse la graine dans le trou. Elle le referme et tasse la terre par-dessus. Ça fait un petit renflement à la surface.

La graine lui paraît très différente quand il la tient entre les doigts et la regarde de près. Elle n'est pas un morceau d'autre chose, elle n'a pas été détachée d'un objet plus grand. Elle est complète, close, solitaire. Surtout, elle est dure. Ça l'étonne – sa dureté. Elle a beau être très petite, il la sent solide, déterminée – petite graine brune et ridée, graine têtue.

Sophie penchée continue de planter. Elle travaille toujours à mains nues, même les mauvaises herbes, elle les arrache comme ça, les doigts nus enserrant les tiges, tirant, fouissant la terre, ils creusent par en dessous pour bien dégager toutes les racines, pour être sûre qu'elles n'iront pas repousser plus loin. Les sœurs lui conseillent d'utiliser des gants mais Sophie répond qu'avec des gants elle ne sentira rien, elle fera du travail de sagouin

comme si je me mettais un bandeau sur les yeux.

Cet hiver, peu de jours après la Chandeleur, alors qu'il traversait le couloir pour remonter au dortoir, Sophie l'a appelé depuis l'étude. Elle se tenait debout devant la fenêtre. Elle lui a fait signe d'approcher. Sur les carreaux embués, elle traçait du bout des ongles des courbes et des lignes qui allaient dans tous les sens. Quand il est arrivé près d'elle, elle s'est accroupie pour être à la même hauteur que lui

les gens croient que les fleurs et les plantes dorment en hiver mais ce n'est pas vrai : en hiver, les fleurs et les plantes mènent une vie intense.

Elle lui désignait le carré enneigé au centre du jardin, de l'autre côté de la vitre. Le potager a l'air tranquille comme ça sous la neige, mais dans la terre il y a une course secrète. Les racines s'étirent très profond et avec leurs milliers de fils, elles vont absorber l'eau et la nourriture.

Est-ce que tu sais Thierry que les racines sont parcourues de lumières phosphorescentes ?

Il ne savait pas. Juste devant son nez, sur la buée, d'innombrables traits droits et courbes filaient, se croisaient, s'enroulaient, s'emmêlaient. La sève lumineuse circule partout dans la nuit sous la terre. Ce qu'elle aurait voulu faire, un jour, c'est couper la terre d'un grand coup de couteau, la couper d'un coup net dans toute sa profondeur, comme une grosse tranche de gâteau, comme ça on aurait pu voir le courant illuminé des racines.

Les paroles de Sophie lui donnent parfois la même sensation que les notes qu'elle fait sortir du piano : elles sont des cailloux jetés hors d'atteinte.

L'après-midi, après le déjeuner, Sophie est allée dans le jardin. Il l'a vue par la fenêtre de l'étude. Elle avait passé ses bottes et elle faisait de grandes enjambées dans la neige. Elle avait les bras chargés de bois mort qu'elle entassait sous le préau, contre le mur qui sépare le jardin de la route. Même en ce début d'après-midi, sous la bruine glacée, dans la lumière grise, Sophie portait son chapeau de paille à large bord. C'était le spectacle de l'heure d'étude, il entendait autour de lui les ricanements et les rires étouffés. Quand

Sophie jardine, elle porte toujours ce grand chapeau ; depuis tout ce temps les bords sont affaissés et usés, les brins de paille se détachent et pointent. Sophie a trouvé ce chapeau après avoir vu le film. Elle l'avait choisi sur le *Télé 7 Jours* parce que le titre lui plaisait et le soir, elle l'avait regardé toute seule dans la salle de télévision. Le titre du film et ce que ça racontait lui étaient complètement sortis de la tête. L'histoire était triste, ou peut-être drôle. Sophie se rappelle seulement une scène, celle de la femme occupée à tailler des buissons de roses. Elle se rappelle tous les détails : la femme vue de dos au centre du jardin, accroupie dans l'allée de graviers clairs, son corsage blanc et sa jupe beige, comme l'image se rapprochait et quand elle était près, la femme se retournait, sous le chapeau son visage était beau, long et fin, elle renversait la tête, levait les yeux, devait les plisser à cause de la lumière ; et sa bouche, qui était grande, avec des dents parfaites, s'étirait et souriait à quelqu'un ou quelque chose près d'elle, hors cadre. Sophie se souvient de cette scène en raison du chapeau : elle l'a retrouvé le lendemain coincé derrière une étagère de la buanderie, écrasé sous des draps et des serviettes. Elle l'a tiré de là et l'a déplié, l'a remis droit du mieux qu'elle pouvait – oui, c'était le même, exactement le même chapeau, comme s'il avait traversé le film et avait glissé ici, entre les piles de linge et le mur de la buanderie. Sophie l'a montré aux sœurs et à tout le personnel de la pension, mais personne n'a su lui dire d'où venait ce chapeau.

Ce début d'après-midi, à la voir aller et venir par les fenêtres, dans le jour d'hiver gris, déjà presque retombé dans la nuit, à la voir aller et venir dans le jardin enneigé